



## SUIVE DE LA PAGE 11

Ville fermée aux étrangers jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique, Dzerjinsk possède une longue tradition d'armes chimiques. Le gaz de combat ypérite (le gaz moutarde), mais aussi la lewisite, un composé organique de l'arsenic, dont la production ne s'est réellement arrêtée qu'en 1998, le cyanure d'hydrogène (acide prussique) ou encore du phosgène (gaz suffocant) sont sortis tout droit des ateliers locaux.

L'entrée de Sverdlovsk refaite à neuf proclame sur son fronton : « Cent ans au service de la Russie ». Trois fois décorée, l'usine fait en effet toujours partie du complexe militaro-industriel. La dirigeante a toujours été une fonctionnaire prestigieuse. Mort en 2008, à l'âge de 67 ans, l'un de ses anciens patrons, Nikolai Vavilov, a fait graver sur sa pierre tombale en marbre noir une magnifique représentation de l'usine, avec sa cheminée fumante bien visible dans l'un des trois cimetières de la ville. « Aujourd'hui les gens préfèrent tout de même les icônes », concède la gérante de la boutique mitoyenne chargée des stèles.

La moitié des sites industriels sont encore en marche. A l'image de Kaprolaktam, un géant spécialisé également dans l'armement à ses débuts, qui s'est tourné par la suite vers l'acide chlorhydrique, l'oxyde d'éthylène, les films polymères et les matières plastiques. Le groupe allemand de cosmétiques Wella y a investi plusieurs millions d'euros.

Sur 8 kilomètres de long, la zone industrielle de Dzerjinsk en impose, qui aligne une succession de bâtiments décrépis, et d'autres rénovés, le long d'une voie ferrée sur laquelle des trains de wagons-citernes défilent. Parfois, on en trouve quelques-uns qui se décomposent, carcasses rouillées à moitié envahies par la végétation, sur des tronçons désaffectés.

Retour au trou noir avec Sergueï V., un ancien ingénieur qui souhaite préserver son anonymat. « En 2013, j'ai été appelé au sein de l'administration pour m'occuper des problèmes écologiques. Mais quelques mois m'ont suffi pour comprendre que c'était une dépense de temps et d'énergie colossale pour un résultat nul », lâche-t-il, amer. Pensif devant l'abîme malodorant, ce grand gaillard au teint blond qui tourne au cramoisi dans la fournaise de cette journée ajoute : « Pour la

première fois dans le monde, on se pose la question de comment éliminer 20 mètres de déchets chimiques... Et personne ne sait. Il y a au moins trois couches, celle du fond est solidifiée et, plus on s'approche de la surface, plus c'est liquide. Si on met du sable, cela risque tout simplement d'enfoncer la partie solide. Et la nappe phréatique est toute proche... »

Des travaux ont pourtant commencé depuis peu. Des camions orange dégagent les environs, en abattant des arbres. Il est question, ici, de brûler tout ce qui est liquide (6 000 m<sup>3</sup> selon les estimations) ou semi-liquide (9 000 m<sup>3</sup>) et de recouvrir le reste (55 000 m<sup>3</sup> au bas mot). Soudain, deux hommes en tee-shirt et en tongs surgissent, qui déblaient à la main des racines autour du trou. « Brigade des déchets », se présentent en plaisantant Maksim, 34 ans, et Roman, 28 ans. Un seul porte des gants. L'équipe ne craint pas de travailler sans protection : « Nous sommes des Russes ! »

## « TROU NOIR » ET « MER BLANCHE »

« Mieux vaut ne pas y rester plus de vingt minutes, après, moi, j'ai mal à la tête, nous avait pourtant prévenus Ivan Blokov, directeur de Greenpeace Russie, à Moscou. On ne sait pas ce que contient précisément le trou noir, il n'y a eu aucune étude, et si on vous dit le contraire, ne le croyez pas. » Spectaculaire, ledit trou noir n'est pas le seul stigmate de Dzerjinsk. Il existe aussi, un peu plus loin, la « mer blanche », une immense surface de 54 hectares de couleur gris pâle où ont été déversés, jusque dans les années 1990, 4 millions de m<sup>3</sup> de chaux mélangée à des déchets chimiques dont personne ne connaît précisément, ici non plus, la composition.

Le sol est toujours aussi mou qu'un tapis de gymnastique. Bordé par des remblais qui le séparent du canal artificiel Volossianikha, franchement orange par moments, l'endroit, surréaliste, ressemblerait presque à une paisible savane plantée de petits arbustes. Un étrange silence règne, seulement troublé par les cris rauques des mouettes. Dzerjinsk, c'est aussi cela : une variation inouïe de couleurs sur une succession de sites défigurés, au milieu d'une végétation résiliente.

Presque poétiques, les noms « trou noir » et « mer blanche » sont apparus très tôt dans le langage des initiés, avant d'être adoptés

**« A L'ÉPOQUE SOVIÉTIQUE, ON POUVAIT METTRE LES DÉCHETS N'IMPORTE OÙ »**

ACKHAT KAÏOUMOV  
fondateur de l'association  
écologiste Dronte

comme une évidence par beaucoup, y compris les autorités. Quoi de plus simple, quoi de mieux, pour désigner ces plaies ? Et pourtant, aujourd'hui comme hier, aucune information n'est mise à la disposition de la population.

« A l'époque soviétique, on pouvait mettre les déchets n'importe où », soupire Ackhat Kaïoumov, fondateur de l'association écologiste Dronte, installée à Nijni Novgorod et qui a pris pour nom comme pour emblème le dodo – l'oiseau mythique de l'île Maurice disparu à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée des Européens. La silhouette de ce symbole de la destruction humaine est partout dans les locaux de l'association créée en 1989, sur les affiches ou en vitrine, sous forme de peluche.

« Il existe une centaine de décharges rien que dans la zone industrielle de Dzerjinsk, de taille et de niveau de dangerosité différents, explique le spécialiste, mais quatre sites sont considérés comme très dangereux : le trou noir, la mer blanche, Igoumnovo [une immense décharge à ciel ouvert] et Simazine [du nom d'un puissant herbicide dont les composants ont été enfouis sous terre]. » Seul ce dernier trou a déjà été recouvert de béton, « une solution qui n'a pas coûté très cher ».

Trente ans ont été nécessaires pour que les autorités se penchent enfin sur le problème. « Dans les années 1990, quand les grosses entreprises ont fait faillite, la qualité de l'air s'est améliorée et l'attention est retombée, détaille Ackhat Kaïoumov. Puis la menace est réapparue en 2004-2005 avec la montée du niveau de

l'eau de la rivière Oka. La pollution pouvait atteindre sa nappe phréatique. Ce moment correspondait aussi à l'arrêt des programmes d'armement chimiques et à la destruction d'ateliers. Bref, la question revenait sur le tapis. »

Il faudra pourtant attendre encore cinq ans pour qu'elle parvienne au Kremlin. En 2011, Dmitri Medvedev, alors président de la Fédération de Russie, survole pour la première fois en hélicoptère Dzerjinsk afin de mesurer l'étendue des dégâts. A son initiative, 4 milliards de roubles (environ 100 millions d'euros au cours de l'époque) sont débloqués. Mais le temps passe, le choix des entreprises chargées de la besogne s'éternise et une partie de l'argent s'évapore dans les méandres de la procédure et les tours de passe-passe de la corruption.

Les coûts ont doublé. De nouvelles expertises longues et laborieuses sont effectuées dans le cadre du programme fédéral rebaptisé Un pays propre. Et le président russe, Vladimir Poutine, a lui-même choisi Gas-EnergoStroi, un consortium d'entreprises créé dans le domaine énergétique et de la construction. En mai, 3 milliards de roubles (environ 49 millions d'euros) manquants ont été puisés dans le fonds de réserve nationale. C'est ainsi que les travaux, prévus jusqu'en 2020, ont commencé au trou noir.

Les conséquences de la pollution sur la santé des habitants, elles, n'ont jamais été rendues publiques. Rendez-vous est donc pris chez Gratcha Mouradian, qui fut médecin-chef de la maternité de Dzerjinsk pendant quarante ans. Aujourd'hui à la retraite, ce praticien jovial, « né soviétique » en Arménie, a débarqué ici en 1968 après ses études à Gorki (redévenue Nijni Novgorod après la chute de l'URSS).

« La première chose que l'on constatait en arrivant, explique-t-il, c'était la difficulté à respirer. Quand on montait sur la grande roue, sur la place principale, on voyait la cime des arbres, tous morts. » A l'époque, rapporte-t-il, il existait bien un institut des maladies professionnelles qui s'était penché sur la santé des femmes, notamment enceintes ; mais le seul élément qui lui avait été transmis, sans autre forme d'explication, était que les accouchées « saignaient plus » que la normale. « Ça ne correspondait pas à la réalité, évidemment, poursuit l'ancien gynécologue. Nous avions une mortalité infantile bien supérieure à la moyenne, avec 24 à 27 décès pour 1 000 contre